

causer le moindre dommage, même au cours de la plus violente persécution.

Lélia-effendi, c'est ainsi qu'elle s'appelait, connaissait Stoplim et s'était beaucoup occupée de lui. Que de fois, quand il était errant, affamé et sans asile, ne l'avait-elle pas recueilli dans sa maison et hébergé avec la plus grande charité.

C'était elle d'ailleurs qui lui avait trouvé, à Erzeroum, la petite place de commis dans un khan, qu'il occupait au moment des massacres.

Peut-être ne refuserait-elle pas de les recevoir momentanément ou, au moins, de leur venir en aide d'une façon quelconque.

C'était la seule chance de salut qu'il entrevoyait.

Le jour étant complètement venu, il réveilla Ankin qui, sans cela, eût peut-être dormi la journée entière, tellement elle était brisée de fatigue et d'émotion, et lui expliqua son plan, que la petite accepta sans discuter. Elle était remplie de reconnaissance et d'admiration pour son sauveur et l'aurait suivi au bout du monde.

Tous deux se remirent donc bravement en route, suivant le lit du fleuve.

Stoplim avait calculé qu'il fallait environ cinq heures de marche pour atteindre le but du voyage. Lui les ferait certainement dans la journée ; mais pourrait-il en être de même pour Ankin, déjà si lasse et qui paraissait si délicate ? En outre, comment trouveraient-ils de la nourriture, n'ayant ni l'un ni l'autre pas la moindre livre en poche ?

Tandis qu'il se posait ces questions, il vit, sortant d'un défilé, une arabia attelée de buffes, chargée de marchandises, dans laquelle se tenaient deux Arméniens, qui regardaient prudemment à droite et à gauche avant de se risquer sur la route découverte. C'étaient encore deux persécutés, deux marchands, qui fuyaient avec ce qu'ils avaient pu sauver de leur butin. En apercevant Stoplim, ils firent mine d'épauler leur fusil ; mais le jeune garçon, les interpellant vivement dans leur langue, se fit reconnaître, avec sa petite compagne, pour des compatriotes.

Alors, les voyageurs changèrent immédiatement de ton, et, comme ils se dirigeaient du même côté que les deux enfants, ils leur offrirent de monter dans leur araba, ce qu'ils acceptèrent avec joie. Ils leur donnèrent aussi quelques provisions de bouche, qui furent les très bienvenues.

Cette rencontre providentielle épargna à Stoplim et Ankin plus de la moitié de la marche.

Arrivés à un certain point, où le chemin bifurquait, ils durent se séparer des marchands, ceux-ci se dirigeant vers une montagne où ils comptaient trouver un abri. Ce ne fut pas sans les avoir vivement remerciés que les fugitifs les quittèrent pour achever leur route. Maintenant, ils étaient remplis de courage et

franchissaient avec énergie les rochers et les ornières remplies de neige qui abondaient le long du chemin.

Ils étaient cependant bien las quand ils arrivèrent au village turc.

Le logis de la bonne Sélia était un des premiers, à l'entrée. C'était une maison à la mode du pays, c'est-à-dire large, basse, recouverte de terre, munie d'une porte, de deux fenêtres fort étroites et d'un trou, servant de cheminée, percé dans le toit.

L'extérieur n'était pas plus riche que celui de la plupart des chaumières françaises ; mais à l'intérieur il y avait des draperies en soie brodée, de grand prix, pendues aux murs, et le sol était recouvert de tapis qui eussent honoré les plus beaux salons parisiens.

Aussi Stoplim, et Ankin eurent grand soin d'enlever avant d'entrer, leurs chaussures boueuses, comme le veut l'usage du pays.

Léila reconnut tout de suite son jeune ami Stoplim, malgré le déguisement, et elle pleura au récit qu'il lui fit des aventures tragiques de sa petite compagne.

Elle assura aux pauvres enfants qu'ils trouveraient chez elle un asile sûr, où personne n'oserait venir les chercher.

Elle les reconforta avec du thé bien chaud, du mouton grillé, des galettes de blé cuit et du miel ; puis elle arrangea pour Ankin un petit lit à côté du sien.

Quant à Stoplim, il coucha dans une sorte de réduit attendant à la maison et qui était si rempli de fourrures, de tapis et de couvertures qu'il s'y trouva comme dans un nid bien chaud.

Les deux transfuges restèrent plusieurs semaines chez la vieille Arménienne, qui pourvut à tous leurs besoins avec la plus grande charité sans qu'ils pussent soupçonner une minute que c'était une charge pour elle.

Elle s'était d'ailleurs prise d'affection pour Ankin qui, de son côté, l'aimait d'autant plus qu'elle lui rappelait sa grand-mère.

Enfin, on apprit un beau jour que les Russes avaient pris Erzeroum. Rien ne s'opposait donc plus à ce que les deux enfants y rentrassent.

Léila voulut y reconduire elle-même Ankin, afin de la confier aux autorités, qui prendraient soin d'elle, puisque sa maison était brûlée et qu'elle n'avait là aucun parent pour la recueillir. On écrivait aussi à son père, en France ; mais il restait peu d'espoir de ce côté, car depuis bien des mois il n'avait pas donné de ses nouvelles.

La vieille femme emmena donc sa protégée, toujours accompagnée de Stoplim, au consulat d'Erzeroum. Là, une heureuse surprise attendait l'orpheline. Le consul lui apprit que son père, gravement blessé, mais maintenant à peu près remis, venait d'arriver en convalescence